Critique

"O Révolutions" : la méthode Danielewski

LE MONDE DES LIVRES | 23.08.07 | 17h18 • Mis à jour le 23.08.07 | 17h18

Avant même d'être un livre (roman, poème ou ce qu'on voudra, l'auteur se fiche éperdument des frontières entre les genres), *O Révolutions* est un objet. Un bel objet luisant, serti d'une couverture sombre, et dont les pages vous sautent d'emblée à la figure. Des textes couchés tête-bêche, des lettres de couleur, des notes dans les marges, des caractères de différents formats : rien à voir avec la typographie classique, bien élevée, d'un ouvrage ordinaire. Un "machin" curieux, "multidimensionnel", que personne ne pourra jamais lire sur ordinateur - c'est en tout cas ce qu'affirme Mark Danielewski, auteur tout juste quadragénaire et déjà culte d'un premier roman déjanté, *La Maison des feuilles* (Denoël, 2002). "O Révolutions, dit-il, *m'a libéré de quelque chose : les espoirs de ceux qui attendaient un autre livre gothique, dans le genre du précédent."* Il ajoute : *"Je voulais faire quelque chose de complètement neuf, de sorte qu'il n'y ait plus d'attentes pour le prochain, seulement des questions."*

Pari tenu. Avec ce deuxième livre, encore plus étrange et furieusement exubérant que le précédent, l'écrivain franchit un pas supplémentaire dans l'extravagance, largement assez pour donner le tournis à ses éditeurs. Lesquels, tant aux Etats-Unis qu'en France, ont prudemment assorti le rabat de couverture d'une "recommandation" en forme de mode d'emploi : le lecteur est prié de lire huit pages dans un sens, puis huit dans l'autre, afin de mieux saisir le sens de cette entreprise giratoire, composée de deux textes en vis-à-vis. Au début, la précaution fait frémir - qui a envie de lire une histoire d'amour (car c'en est une) avec la notice à la main ? Bof. Aussi vaut-il mieux s'immerger d'un coup, sans peur et sans bouée, comme du haut d'un très haut plongeoir. C'est en tout cas l'une des manières, la plus ludique et sans doute la moins inquiétante, d'affronter la saveur et la liberté paradoxales de Mark Danielewski.

Paradoxale, en effet. Car pour explorer l'idée de liberté, Danielewski s'est obligé à respecter un nombre ahurissant de contraintes. Pas de pitié pour l'approximation, toute fantaisie (et il y en a d'extraordinaires, en particulier dans les innombrables néologismes, comme "tourister", "fanaccro", "batifrôler" ou encore "déglaviote") doit tenir à l'intérieur d'un cadre d'acier. Les monologues croisés de deux adolescents en rupture de ban, Sam et Hailey, obéissent donc à des règles inflexibles, magnifiquement rendues par la traduction française. L'ensemble s'inscrit dans une sorte de cercle qui renvoie à l'enfermement (celui de la passion) et à la révolution, c'est-à-dire au tour complet sur soi-même. D'où les 360 pages du livre, chacune composée de 360 mots (répartis en quatre blocs égaux : les deux monologues, chacun flanqué d'une colonne d'événements historiques censés jalonner le parcours des personnages), et la nécessité pour le lecteur de tourner le livre à 360 degrés pour passer d'un récit à l'autre. Sans compter les innombrables correspondances typographiques, les rimes cachées, le jeu sur la taille des caractères, qui donne corps à l'idée de rapprochement entre Sam et Hailey, puis à leur éloignement et à leur fin tragique. Partis sur les routes, dans une sorte de road-movie frénétique, les deux amoureux traversent les Etats-Unis et finissent dans un fossé, leur amour absolu les ayant condamnés au repli et, finalement, à la mort.

Le tout, bien sûr, dégage un fort parfum de virtuosité et peut même susciter, à ce titre, le rejet ou la lassitude. Il paraît en tout cas fort peu probable que *O Révolutions* puisse être lu "comme un roman", selon l'expression consacrée - le parcours ressemble plutôt à une promenade hypnotique dans un champ de mines, chaque mot menaçant de vous exploser à la figure. Mais le jeu n'est pas gratuit et la puissance créatrice de l'écrivain est bien réelle. Si tant est qu'il s'agisse d'un "jeu", ce que ne croit pas Mark Danielewski. *"Ecrire de la poésie sans règles revient à jouer au tennis sans filet"*, affirme-t-il en citant librement le poète américain Robert Frost. L'homme que ses premiers lecteurs, ceux de *La Maison des feuilles*, s'imaginent volontiers comme un zébulon survolté, dopé jusqu'aux yeux, est en fait un gaillard athlétique et souriant, qui se lève à 5 heures du matin pour faire du sport avant d'écrire. Un ancien dyslexique, fort en maths et en latin, à qui son père, parti de Pologne pendant la guerre, a *"appris à ses enfants que la civilisation, la culture sont fragiles et qu'il faut les préserver"*.

O Révolutions est donc aussi une réflexion sur les Etats-Unis et leur *"pure exaltation d'être un pays jeune"*, explique Danielewski. Leur *"narcissisme"*, que reflètent les héros de son livre et bien sûr, en filigrane, les périls qui les guettent. Mais c'est surtout et avant tout une mécanique de très haute précision, magnifique ensemble de rouages dont l'enchaînement parfait, broyant au passage la plupart des conventions littéraires, laisse à la fois perplexe et admiratif.

"O Révolutions" (Only Revolutions), de Mark Z. Danielewski. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Claro, "Denoël & D'ailleurs", 360p., 25 €.

Raphaëlle Rérolle

Article paru dans l'édition du 24.08.07

